

## Coupable (extraits)

Marie-Christine Lê-Huu

---

Number 159, Summer–Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95004ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lê-Huu, M.-C. (2020). Coupable (extraits). *Les écrits*, (159), 110–115.



COUPABLE  
(EXTRAITS)

I : ADA

*L'espace autour n'existe pas  
Une douche de lumière ambrée semble en attente de quelque chose  
De la musique au loin, comme venant d'ailleurs  
D'un lieu de la mémoire  
Une jeune femme entre dans la lumière  
Sa main d'abord, comme pour vérifier la chaleur et le confort de l'eau avant  
d'y plonger  
Elle a peut-être vingt ans  
Peut-être moins  
Son corps se glisse dans la lumière, la goûte  
C'est sensuel  
Comme une danse  
Parmi ceux qui regardent, certains sentent l'excitation qui monte  
Certains ont l'âge d'être son père ou plus encore  
Parmi ceux-là certains sont un peu mal à l'aise  
D'autres ne relèvent rien  
N'y voient rien d'inapproprié ou de discordant  
De toute manière on ne fait que regarder  
C'est charnel, presque érotique et pourtant  
Dans ce balancement du corps mangé par la lumière  
Avalé  
La sensation étrange d'un déséquilibre*

II : HÉLÈNE

*Agitation dans sa voix haut perchée. Elle parle comme pour s'empêcher de penser. Ou de sentir. De temps à autre des pauses, longues. Puis le flux de mots reprend, incontrôlé.*

Il y a cette mère, j'ai vu ça. C'était un documentaire. Très beau. Très touchant. Oui oui, j'ai trouvé ça touchant. J'ai pensé la nature humaine est belle. Elle est riche. J'ai versé une petite larme, je me rappelle. Ce genre de larmes qui vous rendent fière de votre empathie, de votre humanité. Qui vous donnent l'impression d'être du bon côté des choses. Du côté de ceux qui comprennent.

Une émotion qui vous fait croire que vous auriez pu être elle, avoir sa noblesse, sa dignité. Qu'une femme soit capable de faire ça ; qu'un homme soit sauvé par ce geste-là, j'ai vu ça comme de l'espoir ; quelque chose qui soit propice à donner de l'espoir. Ce pardon. Pour l'impardonnable. Et l'impression qu'il y avait une sorte de... filiation. Cette mère-là qui donne du sens à ce qui lui reste de vie à travers la rédemption de cet homme-là, celui-là, entre tous, qui avait tué sa fille. C'est beau non ? Non, c'est pas ce que je veux dire, je veux dire grand. C'est grand. On pense au mot abnégation. On pense au mot bonté. À quelque chose qui nous dépasse. Au sens du mot humanité. Ou... foi. Oui, plutôt ça, le mot foi. Avoir foi.

Je ne sais pas ce qu'il y a avec mes mains. Les doigts, au bout, ils sont blancs comme si le sang ne se rendait plus. C'est... Je ne sais pas.

C'est le genre de scène que j'aurais imaginée au téléphone. C'est peut-être la faute des films, des images, de toutes les images. Je ne sais pas. Une femme qui se fait dire « Madame, votre fille... nous avons le regret, votre fille retrouvée... désolés ». J'aurais vu ça plutôt au téléphone, vous comprenez ? C'est mieux au téléphone, non ? C'est mieux d'être seule avec ça, non ? De s'effondrer librement. De ne pas devoir garder sa contenance. De ne pas se... contenir. Est-ce qu'on doit vraiment se contenir ?

Ils sont venus à deux. En uniforme. Deux hommes que je n'avais jamais vus. Jeunes. Je crois qu'ils ont pensé... Qu'ils croient... Dans leur perspective de la psychologie... Qu'ils ont pensé qu'il était mieux pour une femme, pour une mère, d'avoir deux hommes inconnus devant qui se décomposer. Que c'était rassurant. Protecteur. Ils ont dit les mots. Ils se sont tenus là comme deux poteaux de téléphone avec un visage béat qui devait me signifier leur empathie. Et moi je me suis juste... contenue. Contenue en attendant qu'ils sortent. Qu'ils finissent enfin par foutre le camp. Que je puisse... vivre ça, être ça, une mère qui... qui apprend que...

Quand j'y repense je... J'ai honte. Je me revois faire un pas pour les accompagner sur le seuil. Je me revois leur dire merci messieurs. « Merci Messieurs ! » j'ai dit ça ! Merci et au revoir, comme une petite fille bien élevée. Je me demande même si je n'ai pas souri, un petit sourire. Ou en tout cas une extension de la bouche par courtoisie, comme pour leur dire tout va bien. Je ne sais pas pour les... rassurer peut-être. Vous pouvez partir l'esprit

tranquille, je vais bien je ne vais pas me... J'ai tellement honte de ça. De m'être contenue. Contenue pour qui? J'aurais dû m'en foutre complètement, non? Une mère à qui on apprend ça. Que sa fille... a été... qu'elle a été... Une mère! Qu'est-ce qu'elle en a à faire de leur regard à ces deux-là? Une mère qui s'occupe de ce qu'ils vont penser au lieu de... Est-ce que ce n'est pas déjà une sorte de... trahison?

Je dis « déjà » comme si c'était le début de quelque chose. Mais quand on est mère, quand on élève une fille, on trahit bien avant, sans le vouloir. Sans bien s'en rendre compte. C'est subtil, vous savez.

Parfois on est juste cette femme, cette mère, qui fait un potage à la courge. Une femme instruite, directrice d'une chaire à l'université. Je précise parce qu'une femme, même instruite, qui fait un potage à la courge ne se sent pas comme un homme instruit qui fait lui aussi un potage à la courge. L'homme instruit, quand il fait ce fameux potage, il est inévitablement gonflé d'une sorte de fierté. Il se dit quelque part, inconsciemment peut-être, qu'il est quelqu'un de bien. Que la société avance et qu'il y contribue, lui qui malgré son intelligence et toutes les autres choses importantes et lucratives qu'il aurait à faire met du temps sur ce potage à la courge, montrant ainsi combien il est moderne, juste, soucieux du partage des tâches et de l'équité. Il se sent progressiste, lui. Et quand la voisine arrive, les amis, les collègues, il est heureux de parler de l'assaisonnement de ce fameux potage à la courge, d'insister sur les détails, l'évitement de la muscade « si commune, si banale »; le petit rien de coriandre, la petite touche de vinaigre qui relève les saveurs et il place à travers tout ça une fois ou deux le mot *umami* qu'il est si fier de connaître. Il est tellement satisfait d'avoir élevé le potage à la courge au niveau de la science du simple fait que c'est lui, un homme brillant, professeur en neurologie, qui a concocté ce dosage précis et parfait. On ne l'a pas goûté et on sait déjà qu'il sera meilleur. La saveur importe peu, ça tient à autre chose. Il sera, quoi qu'il en soit, exceptionnel.

Nous avons divorcé il y a huit ans. On ne se parle plus. J'ai pensé à l'appeler pour... Je voudrais l'appeler pour... Mais je...

Vous savez quand on est une femme et qu'on fait le même potage à la courge, on ne se sent pas exceptionnelle ou progressiste. Non. Même si on dirige une chaire à l'université et si on a pris soin de choisir un tablier design produit

par une *startup* écoresponsable et dépourvu de fioritures évoquant les années cinquante. On se sent toujours quelque part en train de reproduire un modèle contre lequel on s'est toujours fait un devoir de s'insurger. Surtout quand on constate que l'homme qu'on avait refusé d'épouser au départ parce qu'on revendiquait une union libre plus conforme à nos idéaux féministes le porte assez rarement, au final, ce tablier design qu'on avait choisi exprès gris charcoal et unigebre comme si ça pouvait...

Il y a eu la grossesse et des enjeux administratifs et dans un moment d'étourderie j'ai dit oui. C'est comme ça. Ne me demandez pas d'expliquer.

Imaginez juste que cette femme mariée contre ses valeurs dans un moment d'étourderie a maintenant une fille qui entre dans l'adolescence, une fille brillante et directe comme peuvent l'être les adolescentes, une fille qui la voit trop fréquemment à la cuisine vêtue d'un tablier charcoal pas si unigebre que ça et qui commence à entrevoir sans doute le décalage entre le discours de sa mère et la réalité. À la place de cette mère-là vous faites quoi? Vous divorcez, évidemment. Non? Vous n'avez pas la naïveté de croire que vous allez changer les choses de l'intérieur dans un délai suffisamment court pour lui donner cette image de femme libre et moderne que vous voudriez qu'elle devienne. Vous divorcez. C'est évident. Et vous vous dites que même si vous portez encore ce fichu tablier, au moins maintenant il n'y a personne qui pendant ce temps-là est assis au salon à faire une lecture intéressante dont il parlera au souper et qui donnera l'impression qu'il s'intéresse davantage que vous, lui, à l'actualité politique.

Mais vous savez bien que c'est trop tard. Elle a 12 ans et déjà vous avez semé en elle cette image-là. On dit que les souvenirs de l'enfance sont les plus forts et les plus tenaces. Qu'ils interfèrent davantage que tous les autres sur l'ensemble d'une vie. Alors vous savez bien qu'il faut réparer. Qu'il faut la débarrasser de ces images-là. Qu'il faut vous en débarrasser toutes les deux.

«Sois libre. Ne fais pas les choses pour les autres. Tu n'es au service de personne. Tu fais ce que tu veux. Tu as le droit. Ton corps t'appartient. Revendique. Revendique avec ton corps. Repossède-le. Tu t'appartiens». Et je m'extasie devant Beyoncé, devant le mouvement Femen, je me sens une mère tellement cool. Une bonne mère. J'élève une fille qui sera tellement libre, qui dépassera ça : ma condition. Qui refusera d'être sexualisée, mais qui aura

le pouvoir d'être sexy. Je suis tellement fière d'elle. Elle se met à porter ce combat-là partout, dans les manifestations, dans les discussions jusqu'aux petites heures du matin avec ses amis, dans ses travaux à l'université, mais aussi en rentrant à pied à quatre heures du matin dans les rues désertes. Je suis tellement fière d'elle. Le combat sur le dos. «Habille-toi comme tu veux. Ne te sens jamais coupable. Tu sais qui tu es. Oui, tu as le droit de te sentir sexy si c'est ce que tu veux. Oui. Tes talons hauts si tu veux, tes chevilles fines. Une femme n'est jamais coupable. N'oublie pas. Ne laisse personne te faire croire ça. Tu as le droit. N'aie pas peur. Ne te prive pas d'exister. C'est au monde de changer. Et sinon tant pis! Prends ta place». Je disais ça : «tant pis».

Est-ce que Beyoncé revient seule à pied dans les rues presque vides à quatre heures du matin? Je ne sais pas. Probablement pas. Alors oui, c'est formidable, c'est formidable qu'une Beyoncé fasse ça parce que les Beyoncé peuvent faire ça. Mais pas toi. Pas tout de suite. Pas à quatre heures du matin. Pas toute seule. À quatre heures du matin quand tu quittes tes amis, tu sors de ton sac tes Docs ou je ne sais quelles chaussures qui sont tes préférées parmi celles qu'on peut porter pour courir. Tu enfiles des leggings en-dessous de ta jupe. Tu mets une chemise sur tes épaules et sur ton bustier décolleté. Et tu rentres. Tu rentres à la maison. Tu rentres.

À travers son travail d'autrice et de metteuse en scène,  
Marie-Christine Lê-Huu s'intéresse depuis près de trente ans  
aux fractures intergénérationnelles et identitaires.  
Son œuvre aux résonances multiples pose un regard empathique  
sur la fragilité de l'humain.

---